

supposais, je mourrais de chagrin sur l'heure ! Mais si tu veux être sûr si je t'aime, prends-moi ma vie, pourvu que ce soit pour ton amour, et sauve les miens ! Oh ! dis, beau petit Jésus, écoute la plainte de tes frères, entends ma prière, moi, ton petit Souriquois, ton esclave, ta chose !

\* \*

Au fort, sous la direction et par les plans de M. de la Vallière, on préparait la chapelle, on garnissait l'autel de panoplies, de drapeaux à la fleur de lis, pour la douce et gracieuse fête de Noël.

Si vous n'avez jamais vu, en France—et comment l'auriez-vous vu, mes chers enfants, puisque vous... n'étiez pas nés ?...—les superbes repositoires élevés par les troupes lorsque les lois brutales des Francs-Maçons n'avaient pas encore interdit au bon Dieu de sortir au milieu de son peuple ; si vous n'avez pas ressenti l'émotion qui étreint le cœur à la vue de ces canons, de ces caissons sur lesquels on pose la table du plus auguste des Sacrifices ; si vous n'avez pas admiré l'étincellement des faisceaux, des épées flamboyantes, formant des soleils d'or, d'argent, d'acier, autour du Dieu de la Victoire, mais qui descend sur nos autels dans tout le sublime anéantissement de la petite Hostie ; si vous n'avez pas vu, si vous n'avez pas éprouvé tout cela, vous ne pouvez comprendre le naïf ébahissement des quelques sauvages à la vue de la chapelle si bien garnie du fort Beauséjour. Et croyez bien que tous nos braves frères d'Acadie partageaient ces sentiments d'admiration !

Aussi, était-ce avec une impatience fiévreuse que grands et petits, soldats et sauvages, attendaient la belle, la poétique nuit de 24 au 25 décembre.

\* \*

Que faisait donc le père du petit Louis ? Trois semaines s'étaient écoulées, aucune nouvelle de lui ! Les rares sauvages qui avaient passé par le wigwam de sa famille n'avaient pu donner aucun renseignement, nul ne l'avait vu.

La misère devenait insupportable chez ces malheureux : à peine si la mère pouvait disputer à la mort le dernier né, âgé de douze mois. Elle pleurait, la pauvre femme, devant son impuissance ! Les enfants étaient devenus d'une maigreur effrayante ; quoique toujours encouragés par notre bon petit Louis, soutenus par son exemple, réconfortés par sa touchante confiance dans le Grand Esprit, ils ne pouvaient continuellement reténir leurs plaintes déchirantes, ils avaient faim !...

Ah ! mes enfants, vous ne savez pas ce que c'est que la faim ! Vous n'avez jamais pleuré auprès de votre bonne maman, implorant d'elle une bouchée de pain que vous vous voyiez refuser—parce qu'elle ne l'avait pas, même cette bouchée—! J'ai vu, moi qui vous écris, j'ai vu, même en ce beau Canada, des enfants pleurer de misère... Oh ! que cela me bouleversait ! Vous eussiez sangloté, j'en suis sûr.

Un Souriquois s'arrêta, le 20 décembre, au wigwam du petit Louis ; il revenait de Beauséjour où le Père Leloutre lui avait donné, pour l'aider lui et les siens, une poignée de haricots—que vous appelez improprement des fèves, mes enfants, bien que l'on puisse très bien dire la fève de haricot—quelques livres de blé dont ce Souriquois donna une part à la mère de Louis. Il dit que quand il sortit de la case de la Robe noire, Clémenceau, le fidèle serviteur blanc du Père, lui avoua que c'était le reste du blé du Père, qu'il n'y avait plus rien, pas un seul grain ! Au fort, M. de la Vallière s'était vu obligé, malgré sa grande générosité, de lui refuser tout secours, sa garnison étant mise à la ration.

A propos de Clémenceau, cela va fort chiffonner le célèbre ministre de France, cet autre Clémenceau, d'apprendre qu'un de ses parents—du moins nous le supposons charitablement—était si bon chrétien qu'il s'était dévoué au dur service d'un missionnaire d'Acadie : espérons que les prières de ce fidèle serviteur obtiendront le repentir final au malheureux homme d'Etat français !

La pauvre mère renonça donc au projet qu'elle avait conçu, d'envoyer son Louis implorer la Robe noire ou

le grand chef des Français. Pourquoi y envoyer, puisqu'ils n'avaient plus rien ?...

En creusant le sol durci, à la recherche des racines, les enfants avaient les mains en sang.

A travers mille peines, mille privations, ils arrivèrent cependant au 23 décembre.

\* \*

Ce jour-là, tandis que sous la conduite de Louis ils fouillaient encore le sol, alors que le froid glaçait sur leurs joues amaigris les grosses larmes que leur arrachait la souffrance, Louis leur dit :

—Voilà assez de racines pour vous permettre d'attendre la naissance du petit Jésus. Cette nuit, tandis que je priais pour papa et maman, pour vous, je l'ai vu dans une nuée d'or et de feux brillants, mais dont l'éclat, loin de m'éblouir, me remplissait de joie, de bonheur... Oh ! qu'il était beau !...

L'enfant se mit les mains sur les yeux, comme s'il eût cru voir encore la céleste apparition.

« D'une voix auprès de laquelle la plus belle harmonie de nos oiseaux, la plus douce harmonie de la brise du soir quand renaissent les fleurs, ne sont absolument rien, il me dit : « Petit frère des bois, ta prière m'a touché ; va vers la Robe noire, mon prêtre, qui vous donnera de quoi vivre, à ta mère, à tes frères et à toi, jusqu'au retour de ton père que je protège. » Au milieu d'une poussière d'étoiles scintillantes, il disparut après avoir tracé le signe mystérieux sur moi. Je vais donc trouver la Robe noire. Il me faudra bien deux jours (1) pour arriver auprès du Père, parce que je suis petit et si faible. Je ferai diligence afin d'être bien vite de retour. »

Le brave enfant, ayant remis ses frères sur la bonne voie, s'achemina aussitôt vers le fort Beauséjour. Il n'avait pas calculé ses forces, ou plutôt son extrême faiblesse ; il n'avait pas dit au divin Enfant du Grand Esprit que la Robe noire n'avait plus rien, pas même un grain de blé : le Petit Jésus savait bien mieux que lui ce qu'il en était ; il obéissait en toute simplicité, il se fiait à la parole du Petit Jésus.

Et vous, mes enfants, obéissez-vous sans murmurer, sans hésiter, quand le Petit Jésus vous commande par la bouche du prêtre ou par celle de vos parents ? Vous voyez que les petits sauvages peuvent nous rendre des points, à vous, et à moi qui suis cependant déjà bien vieux !

Le 24 décembre, Louis était parvenu enfin près du fort : à peine lui restait-il un demi-mille à parcourir.

Sans doute, le vaillant enfant avait pleine et entière confiance dans la parole du petit Jésus : mais Dieu ne fait pas de miracles inutiles ; il se réserve de tirer le bien du mal, la joie de la douleur, quand il juge le moment opportun. Voilà pourquoi, sans que nous puissions nous l'expliquer, nous voyons tout à coup le pauvre petit Louis, haletant malgré le froid glacial, agiter un moment les bras puis tomber lourdement la face contre terre.

Mon Dieu ! l'avez-vous laissé mourir quand il croyait atteindre le salut ? Oh ! pourquoi l'avez-vous laissé croire à un songe, bien touchant il est vrai, mais enfin, rien qu'un songe ?...

\* \*

M. de la Vallière, ayant eu besoin de quelques branches de sapin, avait envoyé deux des fils Buotte en couper non loin de là. Les deux jeunes gens, Louis et Joseph, avaient attelé une voiture légère, et, au lieu de faire leur cueillette à l'endroit indiqué par le commandant du fort, ils étaient allés plus au nord.

—Je connais, à quelques cents verges d'ici, avait dit l'aîné, des sapins droits comme des I, des thuyas superbes, tout ce qu'il nous faut. Nous aurons, en quelques minutes, ce qui nous prendrait plus de deux heures ici.

—Mais, répondit Joseph, n'est-il pas un peu tard pour aller où tu veux me conduire ? Le commandant n'aime pas que l'on s'éloigne trop vers le soir.

—Sois tranquille, Joseph, dit Louis ; il n'y a aucun danger. D'ailleurs, c'est là la meilleure place, et tu vois que le cheval lui-même semble de mon avis.

(1) La distance était de cinquante milles environ, à cause des détours : ce qui lui faisait plus de huit lieues par jour.

Le cheval allait, en effet, de lui-même, dans la direction que Louis avait indiquée à son frère.

Soudain, celui-ci poussa un cri :

—Arrête, Louis ! Qu'est ceci ?...

Il avait brusquement saisi les rênes : le cheval se cabra.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Louis.

Joseph, sans répondre, sauta à bas de la voiture. Alors seulement Louis aperçut comme un paquet sombre tranchant vivement sur la blancheur de la neige. Joseph se pencha :

—C'est un petit sauvage ! s'écria-t-il.

—Est-il mort ? interrogea Louis. Apporte-le donc bien vite, et retournons à la maison.

Tournant bride, ils reviennent au galop sur leurs pas. Ils avaient soigneusement étendu le petit corps sur leurs genoux, et l'avaient recouvert de leurs peaux de buffle.

A la maison, Louis reconnaît son filleul. La mère Buotte et Marie-Evangéline, sœur des jeunes gens, ont déjà commencé tout ce que l'on tente, au Canada, en pareille circonstance. Louis leur recommande de faire venir le docteur militaire s'il le faut, et il retourne avec Joseph accomplir l'ordre de M. de la Vallière.

—Tu vois, disait-il en route à Joseph, que j'ai bien fait de me diriger d'un tout autre côté que celui que nous désignait notre commandant. J'avais comme un pressentiment. Et le cheval même, sans que je fisse rien pour cela, allait vers ce point. C'est providentiel, sois-en sûr. Maintenant, hâtons-nous, afin de pouvoir rentrer tout de suite chez nous.

En quelques instants, leur voiture déborda de branches magnifiques. Ils filèrent droit au fort, y déchargèrent leurs branches, mirent en deux mots M. de la Vallière au courant de leur rencontre, et reprirent le chemin de leur demeure sise à quelques pas du fort.

En arrivant ils virent Marie-Evangéline occupée à faire le thé, à rôtir une tranche de lard.

—Qu'est devenu mon filleul ? lui dit Louis.

—Veux-tu lui porter cette tasse de thé, là, dans ta chambre ? demanda sa sœur en souriant.

—Mais oui ; donne vite !

Et les deux jeunes gens se précipitèrent vers leur chambre. Ils aimèrent tous cet enfant. Leur mère achevait de peigner le petit Souriquois qui souriait de bonheur.

—Parrain ! Cher petit père, s'écria l'enfant ; comment l'Aigle d'Or a-t-il pu voir le petit esclave ?

Les Micmacs avaient donné à Louis Buotte le surnom d'Aigle d'Or à cause de sa valeur, de sa force extraordinaire et de la belle couleur de ses longs cheveux blond-cendré.

La question de l'enfant n'a pas lieu de surprendre : habitué, comme tous ceux de sa race, à regarder Louis Buotte comme un être tout à fait supérieur ; d'autre part, n'ayant rien perdu de sa confiance dans le petit Jésus, il croyait que celui-ci avait permis à son parrain de voir, du fort ou de chez lui, l'enfant succombant de fatigue et de misère.

Louis, mettant un baiser sur le front du Micmac, lui répondit :

—Le Grand Esprit m'a conduit vers toi, Joseph t'a ramassé. Mais comment ton père n'est-il pas avec toi ?

L'enfant, tout à fait revenu à lui, et fortifié par le petit repas que Marie-Evangéline lui avait préparé, raconta très simplement leur misère, le départ de son père pour la chasse, le rêve de l'avant-veille, son voyage seul sans la moindre provision.

Les Buottes étaient fortement émus à ces détails navrants, à cette foi vive quand tout était désespéré : car ils savaient, eux aussi, que le Père Leloutre n'avait plus rien et vivait de la ration du fort, comme les soldats.

Marie-Evangéline et sa mère pleuraient.

L'enfant, prenant les mains de la jeune fille, y mit ses lèvres et, après avoir embrassé la mère, il leur dit :

—Ne pleurez pas sur nos maux : ils vont être terminés.

Ces bonnes gens ne voulurent pas lui enlever cette illusion.